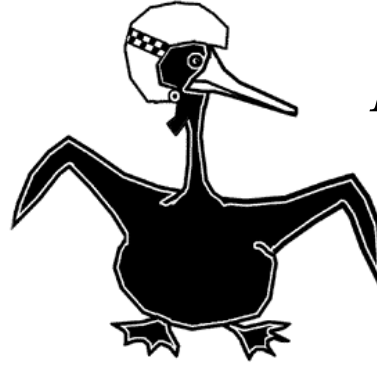


blanc, les ailes battantes, le bec jaune et fin comme une serpe, pointé vers le ciel ou entrelaçant telle une caresse le bec d'un autre. C'est alors que l'ornithologue prit la parole, avec force, afin que sa voix émergéât de l'amplitude sonore que seule une colonie de milliers et de milliers d'oiseaux peut offrir. Il déclara : « Le fou de Bassan est un oiseau fidèle. Le couple reste en effet uni pour la vie, identique, migration après migration. » Des « oh » émerveillés se firent entendre. « Lorsque la femelle fou de Bassan atteint sa maturité, poursuivit-il, elle profite de l'absence du mâle, parti à la pêche, pour s'introduire sur son périmètre. Car sachez que chaque parcelle de terre est ici délimitée par des cercles invisibles. Voyez devant vous, il y a autant de territoires que de fous. » Il était néanmoins difficile de déceler une quelconque cartographie animale tant les fous étaient nombreux, dans un amas à tord perçu comme inorganisé. Chacun d'entre nous attendait cependant le retour du mâle, le récit de la fabuleuse rencontre.

L'ornithologue reprit : « Lorsque le fou revient sur son périmètre – mais comment diable est-il capable de se repérer pensai-je alors – oh stupeur : il se retrouve face à un intrus. » L'ornithologue avait employé le masculin. L'oiseau n'était-il donc pas sensible à cette présence féminine frémissante d'attente ? « Désirant le chasser, il procède à l'attaque par un vif cou de bec. La femelle tend alors son cou en signe de soumission. Le mâle, étonné, réitère son geste offensif et se retrouve à nouveau dans un plumage alors que, vous l'avez maintenant compris, il s'attendait à un entrecou de bec. » L'homme marqua une pause avant de conclure : « Dès lors, la femelle se tourne vers le mâle et les voici qui entremêlent leur arceau jaune en signe de ... reconnaissance dirai-je. » Des regards attendris se posèrent alors sur les nombreux couples paradant amoureusement devant eux. Il s'agissait maintenant pour l'ornithologue de sonder la compréhension de chacun : avions-nous réellement saisi tous les enjeux de la rencontre ? Il traça un cercle au sol, désigna un homme et une femme, demanda à la femme de sautiller jusqu'au périmètre vide, puis à l'homme d'y atterrir brutalement, comme après un vol long et harassant, et de mimer avec sa main un coup de bec bien placé tandis que la femme se détournait pour n'offrir que son cou, les yeux et le bec au ciel. L'homme, interloqué, renouvela l'offensive tandis que la femme à nouveau recueillait sur sa peau les doigts de l'homme pour enfin se tourner vers lui et entrelacer sa main à sa main. L'assemblée était joyeuse. Des applaudissements parachevèrent la rencontre nuptiale. « Monsieur part alors à la pêche, interrompit l'ornithologue, et lorsqu'il revient oh stupeur : un intrus sur son territoire. Il l'attaque donc, sans résultat... » Les regards en l'espace d'un instant se voilèrent. Ainsi n'y avait-il aucune reconnaissance de l'autre ? L'amour entre fou de Bassan se réduisait donc à une simple notion de périmètre ? Je me raccrochais cependant à ce mécanisme de première rencontre éternelle, sans cesse renouvelée tandis que certains tentaient de faire admettre au spécialiste que le fou de Bassan ne pouvait tout de même pas passer sa vie avec une trois fois par jour étrangère. L'ornithologue dit alors : « Voyez ces oiseaux au duvet gris. Ce sont les petits des couples fous. Les parents les élèvent et les nourrissent scrupuleusement. A condition toutefois, vous vous en doutiez, qu'ils les retrouvent sur leur périmètre. Si un jeune fou en sort, il est perdu. Aucun ne le reconnaîtra. Il mourra de faim. Regardez celui-ci ». Tous les regards se tournèrent vers un oiseau effectivement isolé, étrangement silencieux dans le jacassement ambiant. Les sourires se figèrent. L'ornithologue continua : « Ces jeunes fous de Bassan ne savent pas encore voler. Ils n'en sont qu'à l'apprentissage. Ils sautent de la falaise pour cela. Beaucoup s'écrasent contre les roches ou l'écume. » Il marqua une pause avant de reprendre : « Or, le départ pour la grande migration n'est plus aujourd'hui qu'une affaire de jours. Ceux au duvet gris ne seront jamais prêts. Ils ne pourront pas suivre leurs congénères. Ils ne le peuvent pas. Ils ne savent pas voler. Ils sont nés trop tard. Encore dépendants ils mourront donc ici. » L'île prit soudain un tout autre aspect : les milliers de taches grises parmi les milliers d'éclats blancs et bruyants devinrent un plumage inerte et raidi. Dans deux semaines la réserve serait fermée, inaccessible jusqu'au prochain printemps. Sans nul doute pour cacher aux touristes la vision et la puanteur de ce charnier. L'ornithologue quitta l'assemblée effarée en ajoutant : « Seuls 30 % des jeunes fous de Bassan survivent. Et cela est largement suffisant au renouvellement et à l'accroissement de l'espèce. »

AC | D

REVUE LITTÉRAIRE



Les fous de Bassan

Numéro 23
AVRIL 2001

GUDULE DELUXE.....Illustration de couverture
VALE POHER.....Rabat-jour
BAKELITH.....La foule de fous, et puis lui
BAAL.....Les fous de Bassan
ANTON OTTERO.....L'attraction
DARX LE HIBOU.....Terre
R.....Les fous de Bassan
BLANCSEC.....Embarquement immédiat
LA MORUE AUX CAMÉLIAS.....Chronique de la solitude
ordinaire
LE THÉOLOGIE DES DOLOMITES.....Le ragoût de fou
L'OUTARDE.....Étude de moeurs

UN NUMÉRO
PAR MOIS
GRATUIT

Rabat-jour

VALE POHER

Les gens nous montraient du doigt. Et nous, nous mangions leurs index. On digérait sans aucun problème leurs idées reçues. Toutes les barrières qu'ils s'étaient construites, on sautait par-dessus. En hurlant. Par dessus la tête. Nos rires : des boucliers. Du haut des falaises, on courait à notre perte. L'avenir à nos trousses. J'étais une Marie-couche-toi-pas. Tu ne voulais pas de moi. A cause de ça. Je nageais dans tes yeux. Ils brillaient pourtant pour deux. Tu me disais que je m'attachais trop vite aux gens. Qu'il fallait être prudente. Mais toi, en un jour tu m'avais déjà ligotée. Je n'avais que faire de ton indifférence. Je ne prenais pas de gants. Sur les pistes que nous tracions, tu parlais de ton avenir. Le mien était déjà tout tracé, au pied de la falaise. Venir à bout, consumer toutes ces fadaises. Tu m'avais dit il faut tout tenter. Se jeter à l'eau. Je te prenais au mot. Quand je m'approchais du vide. Se jeter dans les orties une fois pour toutes. Tu n'as pas pu me retenir. Je n'ai pas su te cueillir. Claque, claque mon petit corps. Tape sur les rochers. Enroulé. Protégé dans une croûte de sable frais. Tu peux éteindre la lumière. Même cette nuit je ne reviendrai pas.

La foule de fous, et puis lui

BAKELITH

Toujours ce même rêve, cet état de contemplation éveillée. Je suis à Lanvéoc-Poulmic en train de regarder la grève depuis la fenêtre de mon baraquement. J'attends les grandes manœuvres avant de partir en guerre à l'autre bout du monde. Ma migration à moi.

AMBITION
CHOCOLATÉE
& DÉCONFITURE

<http://www.bleton.com/acd>

© Ambition chocolatée et déconfiture, 2001.
Tous droits réservés.

Nous sommes tous agglutinés avec nos paquetages, respirant l'air marin. L'île Longue devient minuscule comme si nous sortions tous de terre, bien alignés devant le commandant. Chaque minute s'éternise en attendant le signal. C'est fidèle un marin sur le départ, ça ne rate aucun protocole, aucun regard, aucune anecdote. C'est son flot de souvenirs, son réservoir d'images avant le grand voyage.

Je regarde mes camarades aussi excités que des homards de restaurants attendant de muter du bleu au rouge. Ça jacasse, ça s'ébroue, ça s'ébat. Et puis il y a lui, tout seul, juché plus haut que les autres. Je ne l'avais jamais vu avant, parce que nous nous ressemblons tous de gueule. Il m'a vu et me regarde fixement comme lorsqu'on n'a rien à se dire parce que tout est là. On va s'envoler tous les deux dans nos uniformes blancs d'apparat. Et je te protégerai qu'il me dit. Parce que c'est fidèle un marin devant la mort.

Les fous de Bassan

BAAL

Sur la falaise
A l'heure où d'autres
Dorment tranquilles
Le bleu fragile
De ces apôtres
Souffle les braises
C'est l'incendie
Qui recommence
Et s'en défend
Les oiseaux lents
Jamais n'y pensent
Jamais n'en crient
La plainte va
Percer la neige
Où l'aile vrille
L'océan brille
Comme un manège
Absents les bras
Et les tympanes
Leur chant déchire
L'espace à nu
Claque et s'est tu
Laisse amerrir
Ces fous géants
Fous d'oiseaux blancs.

L'attraction

ANTON OTTERO

Je ne sais plus comment faire. Alors j'occupe mes journées. Je me tue au travail, du reste je me suis toujours tuée au travail, mais là, c'est différent : le travail me tire ailleurs, et ailleurs c'est forcément mieux qu'ici. Je voudrais ne plus avoir à me poser de questions, à liquider tout ça, comme Judith qui tire des traits sur tout et qui m'accuse de complaisance, sans rien connaître de l'enjeu. Trop sensible. Tu ne vas pas t'en sortir si tu rumines toujours la même histoire. Mais ce n'est pas une histoire ou si c'en est une, elle n'est pas de celle que je me raconte habituellement. Dans cette histoire, il y a une femme arrimée à un amour fou qu'elle n'arrive pas à défaire. Et cet amour pourrait la briser, la mettre en miettes mais de nos jours on ne meurt plus par amour, on meurt par détour, aidé par les médicaments. Et cette femme, qui n'a jamais fini de voir le bout de l'histoire se construit des abris de fortune en croyant se protéger des prédictions des cartomanciens. Cette femme souffre, s'apitoie sans doute, mais elle est prisonnière d'une idée fixe : sans la consommation de cet amour, elle n'est rien. Et cette réalité la vide. Il se prénomme Mehdi. Il n'est ni beau ni laid. Il ne plaît pas, c'est aussi pour cette raison que les gens parlent de lui. Un garçon qui plaît, il est tu dans l'évidence de sa beauté, il est un secret précieux pour ceux qui se heurtent à la farouche détermination de son magnétisme. Mehdi n'est pas celui-là. Il est bien mieux encore. Il est grand, je dirai dans les un mètre quatre vingt. Il a un visage fatigué, ce n'est pourtant pas le travail qui le mine, Mehdi traîne souvent dans les rues et je ne veux pas savoir comment il occupe ses week-ends. Je crois qu'il fume beaucoup, je le soupçonne de ne guère apprécier sa famille. Il porte beau, chaque fin de semaine gratifie son visage d'une barbe brune et suave. Il a une chaîne autour du cou, discrète, une montre aussi, ronde, qui empile les aiguilles et les numéros à

deux chiffres ; il a enfin une curieuse façon de passer la main dans ses cheveux pour répliquer en sourdine à la morsure vivace d'une remarque déplacée.

Il ne conduit pas, il préfère les métros. Il m'est arrivé de le suivre un soir où nous emprunions tous deux la même voie. Je l'ai suivi et j'ai pensé que je faisais une bêtise. Je découvrirais qu'il partage sa vie avec une fille mal dégrossie et je rentrerais chez moi fâchée, m'accablant de jurons provocants.

La première fois. Il y a eu cette première fois où il s'est assis juste devant moi et j'avais beau me répéter concentre-toi, concentre-toi, il n'empêche : il était là, faisant écran à la projection rituelle de mes ambitions et après cette fois là, il y a eu toutes les fois où, s'asseyant à plus ou moins grande distance de ma chaise, il imprimait à mes gestes une importance démesurée : il suffisait que j'ouvre mon sac ou cherche sans raison un papier dans une pochette pour que je sente malgré moi la coutumière assurance de mes sens m'échapper sous une voûte irraisonnée de sortilèges capricieux. Il ne s'agissait pas d'un jeu entre nous, simplement son regard aimantait le moindre de mes gestes et s'il avait été doté d'un sixième sens (ce dont j'aurais pu finir par me persuader), il aurait fait de moi un fantoche risible que la moindre secousse mettrait en terre sans sourciller. Ce n'est pas de Mehdi dont j'avais peur. C'était son corps. L'ivresse de son corps inquiétait ma prudence naturelle. C'était le pendule intérieur qui lui intimait l'ordre de réquisitionner jusqu'à mon sommeil, mes heures de relâche. Il était partout en moi, tantôt enrôlé dans sa corpulence radieuse, tantôt éclaté en arabesques volages, comme autant de pièces rompues qu'un simple sursaut de l'esprit ramènerait à sa constitution originelle sous l'effet du fantasme. Pour l'oublier, pour mettre à sac jusqu'à son image dévorante, je le tordais en tous sens, maculant son visage des plus vils attraits, mais aussitôt la bouillie de l'icône mise en œuvre, il revenait au galop assiéger les portes de ma forteresse. Plus fort, plus assidu encore dans la tâche qui lui était assignée : me rendre prisonnière d'un désir vorace où je serai à la fois vautour et charogne, prête à saisir à la gorge, prête à me putréfier. Je ne résistais pas à l'assaut. J'ordonnais l'ouverture et la razzia ultime prodiguait en moi un chaos qui abattait jusqu'à l'envie d'assister aux premières lueurs de l'aube derrière les cimes. J'imaginai alors le pire, fictionnaire droguée au scénario catastrophe : la gueule du fusil dans ma bouche et je tire.

Si seulement ç'avait été si simple.

Et sa présence à répétition obsédait mes journées studieuses menacées d'asphyxie et je pensais qu'il fallait en venir à bout mais qu'il ne fallait pas. On ne doit pas. Je ne peux pas. C'était un pas en avant, quatre sauts arrière, une bouffée d'enthousiasme séchée aussitôt par la peur du ridicule que j'incarnais, me semblait-il, avec la fougue des jeunes artistes qui veulent décrocher leur premier rôle. Dans une pièce tragique, cela va de soi. Un jour il s'en est pris à moi. Carnage. Il avait dressé ses chiens en coulisse, leurs crocs fuyaient sous le magma confus d'une bave haineuse. Selon ses dires, j'étais intraitable, autoritaire, injuste. Il était catégorique, il ne reviendrait pas là-dessus. J'aurais pu pleurer ce jour-là. Oui, j'aurais pu m'écrouler devant lui. Il m'avait paru si remonté que l'idée même d'avoir été responsable de ce règlement de compte lapidaire rendait mon comportement insupportable. C'était moi la fautive, il n'avait pas tort. Ce jour-là, je suis rentrée à la maison plus tôt que prévu et je n'ai rien fait jusqu'à ce que le téléphone sonne, mes parents voulaient me compter parmi eux pour les fêtes. Nous avons discuté de tout et de rien pendant une bonne heure, ensuite j'ai débranché le téléphone et j'ai relu Nabokov. J'avais toujours sous-estimé Hemingway que je considérais comme un littérateur de gare et plaçais en revanche Nabokov au-dessus de tous. Son sens du rythme. La caresse tranchante de ses idées. Ses chasses aux papillons légendaires. Mais Nabokov m'a beaucoup ennuyé ce soir-là et je devais me rendre à l'évidence : ni un Proust ni un Faulkner ne m'auraient davantage épargné l'impression glaciale de m'écouler au creux d'une nuit assujettie à l'âpreté du doute. Je me sentais pareille à un kayak que l'humeur grossière d'un torrent aurait chaviré et traîné pareil à une épave jusqu'à la plage ravagée d'une île stérile. J'étais exposée aux vents sombres, ma tête épinglée de cartouches prêtes à céder sous l'effet d'un choc hilare. J'étais ma propre menace. Je perdais pied et personne ne pouvait rien pour moi.

La tête bourdonnante de fatigue, je suis allée me préparer une infusion dans la cuisine. De la véranda, je pouvais apercevoir ce jeune couple d'étudiants qui débarrassait la table de leurs petits plaisirs domestiques. M'est revenu en mémoire le soir où je les avais surpris en train de faire l'amour sur cette même table ronde, elle à califourchon sur un sexe grincheux, déroutante d'activité dans ce combat qui se livrait à deux. Elle avait gardé sa polaire, lui était complètement nu, les jambes très écartés. Je me souviens avoir pensé, bêtement : nous ne sommes jamais très beaux quand on le fait. Mais on le fait, sans quoi la vie ne ressemblerait à rien.

Je suis allée me coucher avec un goût de camomille dans la bouche. Et j'ai songé au même rêve, capitonnée entre mes draps de désirs préfabriqués, de ceux qui se livrent en pâture dans les romans-photos où les couples s'abreuvent de ruptures teigneuses pour mieux endurer la fièvre de la réconciliation. Mehdi me prenait la main et son désir pour moi scellaît ma bouche, tous deux langue contre langue dans une encoignure de porte, à l'abri des lazzis et des huées tapageuses. Il m'apprenait à dire je t'aime, à contaminer mes journées de plaisirs mièvres mais joyeux. J'avais son corps roulant entre mes doigts, palpable à l'infini, il me faisait signe d'avancer, je me précipitais en lui en mercenaire aveugle, plus rien n'avait d'importance. Et je me réveillais, encore plus mal que la veille, et je mettais la radio sur une fréquence incertaine d'où s'échappaient deux pâles filets de voix s'épanchant sur le sort de la Chine. Je m'en voulais d'être aussi stupide. Crédule dans ma soumission. Séquestrée à l'idée d'un désir qui dérape. Je suis sortie prendre l'air, au petit matin les éclaboussures du soleil ne décourageaient pas encore les badauds à fuir les allées sans platanes ; je profitais du calme relatif des rues tout justes remises des vapeurs de la nuit pour flâner parmi les étals ordonnés des bouquinistes. Je tombai sur des romans qui m'évoquaient mes années d'études claudicantes et il suffisait que mes yeux surprissent la couverture grotesque d'un livre de poche écorné pour que me viennent à l'esprit les visages flous d'Aline, Valérie ou Béatrice. Qu'étaient-elles devenues ? Avaient-elles renoncé à leur liberté ? Avaient-elles eu la main heureuse avec un mari tendre et attentif ? Leur sort ne m'intéressait pas plus que ça du reste. Elles devaient certainement être heureuses puisque je n'avais jamais eu de nouvelles. En rentrant chez moi, je me suis demandée si je pouvais être heureuse avec Mehdi. La question n'avait pas de sens.

J'ai pris Mehdi en grippe. Il était l'objet-souffrance, l'icône humiliante d'une névrose sédentaire, je devais lui parler, lui dire sans brader ma pudeur ce qui abattait en moi le désir de vivre et ce qui faisait, à raison d'une pulsation par envie, que je m'agrippais malgré tout à cette vie, m'encourageant par je ne sais quelle audace en me gavant de formules expéditives : il est encore temps, il n'est jamais trop tard. Voilà ce que je me répétais en boucle au point qu'autour de moi on se figurait que je parlais à moi-même, une pensée balbutiante à la portée de mes lèvres, comme ces vieilles femmes qui radotent dans l'hiver de leur vie. Et jusqu'à ce jour où je me suis décidée à lui parler, j'ai vécu dans une sorte de bulle hermétique où je me faisais l'impression de ne plus habiter mes journées. J'étais absente au monde, fouillant sans arrêt parmi mes souvenirs pour dater le moment où j'avais commencé à me sentir très mal. Trop sensible. Et Mehdi ne pouvait s'empêcher de me maintenir par les cheveux au-dessus d'une crevasse d'où parvenait l'écho gueulant de chants ingrats qui moquaient mes nerfs vaincus et reléguaient aux oubliettes mes airs de femme impavide.

Le jour dit, j'avais ruminé mon texte toute la matinée, Mehdi n'avait qu'à bien se tenir. Il allait tout savoir. Il allait comprendre et à travers la préhension du problème je me disais que j'allais en apprendre davantage sur moi-même. Par le simple fait que j'allais m'expliquer à Mehdi, je me sortirais de cette folie. Alors je me suis avancée jusqu'à lui et je lui ai d'abord remis sa copie, neuf sur vingt, tu pourrais faire mieux. Et j'ai ajouté : j'aurais deux mots à te dire à la pause de quatre heures. Il a râlé : qu'est-ce que j'ai encore fait, m'dame ? Je n'ai rien su répondre.

A quatre heures, Mehdi saurait.
Et je suis revenue à mon bureau. Tétanisée.

Terre

DARX LE HIBOU

Je m'étais déjà enfoncé jusqu'à la taille. Autour de moi, les vagues jaunes excitées par le mistral s'ébrouaient dans l'écume verte de l'herbe. Ça y est, je n'ai plus pied ! Sur ma gauche et ma droite se découpent les silhouettes de l'archipel. Je pourrai en quelques brasses rejoindre ces îlots mystérieux que l'on dit hantés par les âmes enchagrénées des naufragées. Alors je trace mon chemin dans l'onde dorée de ce champ maritime redoutant moins les mâchoires des squales que les sombres appels des noyés et ce funeste chant de retentir dans le sifflement des nuées :

« Je lis dans les yeux du matin
Le silence des chiens
Et le sable sur ma langue
Me dit qu'il faut attendre
Les cendres des chagrins
Et l'ivresse du venin... »

NON NON Vos Gueules saloperie. Continuer à nager malgré les pétales les fourmis qui me rentrent dans la bouche les narines. Puis le vent à changé, venant du sud, il transporte avec lui un peu des grands déserts et déverse sur nous une pluie terreuse vite noyée sous les vagues vertes et jaunes. Puis là devant moi... Je suis sauvé. Un banc de brouillard épais comme de la plume roule vers moi. Je m'agrippe à ses langues pour me blottir bien au frais. En narguant mon poursuivant je gambade maintenant vers le soleil.

Les fous de Bassan

R

J'essaie de faire des efforts. On me traite de fou. ça tombe bien, j'aime bien les oiseaux. Hier, dans le parc, je suis monté sur la branche d'un arbre pour voir comment c'était depuis la branche d'un arbre. On me traite de fou, on me dit : « Descends ! » mais je ne suis pas fou. Si j'étais fou, je ne serais pas là. Ils ont ri...

J'ai raison. Je suis redescendu brusquement à mon état d'homme, sur deux pattes, collé au parterre. Ces bêtes informes, ces rectangles sur pattes qui ricanaient de moi. Je suis passé devant. Je n'ai rien dit. Je suis rentré dans ma chambre et enfin le silence. Plus rien. Le battement de mon cœur, le souffle qui va et vient. ça y est ! J'entends les vagues. Je souffle et aspire plus fort encore. Mon cerveau vibre. La machine se met en route. Je vois des images. L'océan, la plage, au loin les oiseaux. L'espace se remplit. De couleurs, de sons. Je baisse la tête... des pattes ! Je suis. Le vent s'engouffre sous mes ailes. Mon cœur bat, il bat très fort. Je m'envole, là ! Je vais...

Ils m'ont réveillé. Ils ricanaient toujours. « Allez, Monsieur je-ne-suis-pas-fou, à table ! »

Je transpire. J'ai la main sur mon cœur, il bat très vite. « Où est la mer ? Où sont mes pattes ? »

« Dans ton assiette. »

« Je suis un fou, je suis un fou ! »

Ils ne riaient plus de leurs grandes dents blanches. Je me suis débattu, ils voulaient m'emmener. Je les ai piqués de mon bec.

« Attrapez-le ! »

...Alors le vent s'engouffre sous mes ailes. Mon cœur bat, il bat très fort. Je m'envole, là ! Je vais...

Embarquement immédiat

BLANCSEC

Putain d'hiver. A croire que ça dure depuis 2032. Pol est mort le premier, on a eu vite fait de tout bouffer, à part les fringues. Rien à faire pour accommoder cette saloperie de toile parachute avec le vinaigre balsamique, à l'époque on en avait encore. ça fait fumer le mélange sans même dissoudre. Avec le froid, on mange plus, alors tu parles, un Pol de 100 livres, ça dure pas longtemps. Au début, Harv a dit qu'il fallait économiser. Alors on a enterré les mollets, sans prévenir die Kellerratte, elle aurait été capable de nous les avaler en douce. On lui a donné une main et les chaussures, c'est long à décortiquer, elle nous laisserait en paix un temps. Il fallait l'occuper, la souris, sinon elle guettait les hommes un peu mal en point avec un œil rond, on la sentait prête à sauter dessus pour les déchiquter. Tiens, le Veuf, un grand crétin aux cheveux blancs, il l'a surprise dans son carton, un soir, elle posait un collet à l'entrée. Sans ça, à la nuit tombée, blindé au kérosène comme il était, il se serait fait piéger. Elle l'aurait consommé en moins de deux, en égoïste. Du coup, on la quittait pas des yeux.

Et puis le Veuf, il a eu une idée de génie : il lui a dit d'aller sur la plage, qu'il y avait plein d'oiseaux et certainement des œufs. Ça a marché, elle est partie. On lui avait fait des outils dans la carlingue, on lui avait passé un gilet de sauvetage pour la voir de loin, et puis on lui avait donné un sac. Sauf que la plage, elle doit être à 150 kilomètres d'ici, avec des glaciers à traverser, et de gros rapaces jaune et bleu qui tournent jour et nuit. On s'est fait du souci pour elle, au moins pendant une semaine. Après, la vie a repris son cours : on s'est dit qu'elle était congelée dans un coin, qu'il faudrait la localiser pour se faire un gueuleton, et la vie a continué.

C'est le Veuf qui a donné l'alerte : comme il cherchait un peu de kérosène pour tenir le froid, il est rentré dans son carton, et il a trouvé die Kellerratte, couchée sur son sac. Elle dormait. Peut-être qu'elle est morte, qu'il disait avec une lueur de convoitise dans les yeux. Tu parles, plus d'un mois qu'elle était partie. Mais non, y avait un petit nuage de vapeur près de

son groin gelé. Elle était juste fatiguée. On l'a un peu retournée, on voyait bien qu'elle avait grossi : elle nous aurait bien fait trois jours. Et on a vu le sac : bourré d'œufs, posés dans de l'herbe séchée. Des centaines d'œufs. Harv a plongé la main et s'est rempli la bouche d'une poignée de coquilles brisées et gluantes, et chaudes. Chaudes ! Alors là, elle nous a épatés, la souris : elle couvait. Elle avait trouvé un banc de fous de Bassan : vers la côte, elle avait chipé tous les œufs, cette voleuse, et elle était revenue les couvrir dans la carlingue. Si elle continuait de vivre malgré ses gelures, on aurait une colonie de poussins dans quelques semaines. Un mois, deux peut-être, de survie. On a bricolé une couveuse dans une aile, avec des hublots, et le kérosène du Veuf pour chauffer. On a transféré les œufs. Die Kellerratte est morte aussitôt. Par respect, on lui a juste prélevé l'intérieur, de dehors elle est restée intacte. On l'a enterrée avec une cérémonie, auprès des restes des autres. Les fous sont nés, ils ont vécu quelques semaines, et ils sont morts de froid. Comme on n'avait plus de kérosène, on les a mangés crus.

Là-haut, les grands rapaces m'hypnotisent en cercles serrés. Huit jours, pas plus, a dit le Veuf.

Chronique de la solitude ordinaire

LA MORUE AUX CAMÉLIAS

Marco était éthologiste plus par goût de la solitude que par réel intérêt envers les animaux. Cette fois, il était sur une île au nord de l'Islande, c'était la dernière pérégrination nécessaire à l'étude de la vie sociale des fous de Bassan. En fait, la seule différence notable avec la Bretagne ou l'Angleterre était que, sous ces latitudes, les bébés phoques moribonds faisaient aussi partie du régime alimentaire de ces gros oiseaux voraces. Seul sur ce caillou depuis trois mois, il n'échappait pas au rythme monotone des aurores boréales. Son seul et unique contact humain était le bruit que faisait l'hélicoptère lorsqu'il le ravitaillait en vivres et en cigarettes.

Par une matinée assez froide et brumeuse, en plus de la caisse habituelle, l'hélico largua une jeune recrue de l'Institut, crinière au vent et attitude réservée de circonstance. Elle s'appelait Elise et venait observer les épaulards au large. La baraque en préfabriqué gracieusement mise à leur disposition par l'Institut s'avéra bien vite exigüe. Elise était une fille plutôt émancipée, elle se trimballait facilement au petit matin en jean et soutien-gorge pour se laver les cheveux dans l'évier de la kitchenette. Cela l'amusait vraiment de sentir que ce grand brun baraqué la dévorait des yeux dès qu'elle tournait le dos. Elle le trouvait plutôt pas mal quoique un peu trop taciturne à son goût. Dans la tête de Marco c'était une révolution, il n'avait jamais connu de femme et l'odeur de la jeune blonde entraînait en lui par tous les pores de sa peau. Un soir, alors qu'elle griffonnait quelques notes en sirotant un café, il se jeta d'un coup sur elle, sans n'avoir rien prémédité, répondant juste à une envie qu'il ne fallait pas contrarier. Elise s'est débattue, trop à son goût. Il a alors saisi le stylo bille qu'elle avait échappé dans la lutte, un modèle en acier dépoli qui pénétra six fois dans la chair tendre de sa poitrine.

Elle était maintenant étendue sur le sol de la cabane et ne se défendait plus. Marco la contempla un instant, la déshabilla puis s'étendit nu sur elle en lui écartant les jambes. Chaque coup de ses reins ouvrait et refermait les petites plaies circulaires qui ornaient ses seins laitieux. Des bulles roses et rouges éclataient à leur bord, le stylo ayant traversé jusqu'aux poumons. Ce collier de rubis palpitants hypnotisa Marco pendant plusieurs semaines. Les yeux bleus d'Elise avaient pris des teintes d'opale quand il balança le cadavre du haut de la falaise. A son grand étonnement, avant que les orques n'engloutissent le corps, les fous de Bassan s'étaient délectés des yeux de sa bien-aimée. Marco nota méthodiquement cet extra dans la rubrique « habitudes alimentaires » et attendit calmement que l'hélicoptère lui amène une autre fiancée à couvrir de bijoux. Il pensait déjà au scintillement d'un diadème.

Les chroniques du Pays Bigouden Sud :

3. Le ragoût de fou

LE THÉOLOGIE DES DOLOMITES

Le fou de Bassan est l'oiseau de mer qui a marqué le plus mon enfance, non pas par son envergure, son plumage ou ses mœurs mais plutôt par l'odeur qu'il dégage à la cuisson, et par le goût qu'il prend quand il est accommodé avec des légumes, du lard et du bouillon. Je m'explique. Après une violente tempête, nous avons trouvé dans la cour de la ferme un fou de Bassan blessé. Ma grand-mère, Mémène Legall, qui ne se souciait

guère des questions d'environnement, se dit qu'un oiseau pareil remplacerait avantageusement une poule ou un canard et permettrait de faire au moins deux repas. Ce qui ne représente pas une petite économie pour une bigoudène.

Mémène empoigna donc l'aviron, qui se trouvait dans la cuisine, seul objet qui nous restait de pépé et de son canot après qu'ils eurent disparu en mer. Elle nous plaça, ma sœur et moi, comme rabatteurs et ordonna à Mers el-Kébir de donner la chasse. Le fou de Bassan sentant sa dernière heure venue crut trouver le salut en forçant le passage entre ma grand-mère et ma sœur, ce qui lui fut fatal. Mémé lui asséna un coup d'une telle violence qu'au lieu de lui exploser la tête, comme je le pensais dans un premier temps, il lui trancha le cou.

Quelle ne fut pas ma surprise de voir alors le fou de Bassan décapité partir comme un boulet de canon, Mers el-Kébir lui collant au croupion et ma grand-mère lui lâchant une bordée de jurons et un coup d'aviron qui aurait pu lui briser l'échine s'il n'eût été trop court. Heureusement, car mémé aurait bien été capable de faire griller ses côtes et de nous les faire manger. Je me rends compte aujourd'hui, avec le recul, que ma sœur et moi n'avons jamais eu autant de coliques et de vomissements que chez mémé et qu'elle n'a jamais réussi à nous tuer. Ce qui prouve au moins que nous sommes de constitution solide.

Après avoir rattrapé le fou de Bassan, il fallut le plumer, l'étripier et le découper. Puis, Mémène fit revenir les morceaux de viande avec une grosse noix de beurre, rajouta les légumes et le lard et mouilla, pour finir, avec le bouillon de poule. C'est à ce moment-là que j'aurais dû prendre comme un avertissement le mal de mer que provoquait chez moi l'odeur du ragoût. Mais, trop heureux d'avoir pu participer à ma première chasse et bien décidé à ne pas abandonner la part du butin qui me revenait de droit, je résolus de tenir bon.

L'heure du repas arriva et nous nous jetâmes avec avidité sur nos assiettes, oubliant même de dire le bénédicité. Ma grand-mère avalait des bouchées grosses comme le poing et, pour éviter de s'étouffer, buvait au goulot de grandes rasades de gros rouge. Elle réduisait à l'état de bouillie la viande, la peau et même les os grâce à ses solides gencives qui lui servaient aussi à casser les coquilles de noix ou à arracher les clous. Aujourd'hui encore il ne me viendrait pas à l'esprit de mettre un doigt dans la bouche de mémé de peur d'y laisser une phalange. Quant à ma sœur et moi, nous n'avions pas mangé le quart de notre assiette que nous nous bousculions déjà pour franchir le pas de la porte et aller vomir dans la flaque de boue qui sert habituellement de mare aux canards.

Grand-mère ne semblait pas le moins du monde incommodée et, après avoir fini son assiette, elle engloutissait ce que nous avions laissé. Elle devait aussi se battre pour que Mers el-Kébir, les chats ou les poules, qui avaient été attirés par l'odeur, ne lui volent ce qu'elle avait dans sa gamelle. Elle les maintenait à distance en jetant sur le pas de la porte les os et la peau. Cela donna lieu à une furieuse foire d'empoigne au cours de laquelle quelques poules perdirent la vie, victimes des crocs de Toussic ou des griffes des chats. Mémé ramena le calme en distribuant des coups de balai. Puis, elle ramassa les poulets morts ou blessés et les fourra dans le congélateur sans les avoir plumés et vidés. Elle revint s'asseoir pour finir son repas sans se soucier des cris des poules blessées paniquées par l'obscurité et le froid.

Quant à ma sœur et moi, nous nous dirigeâmes à vélo vers le village pour retrouver le fils de l'épicier avec qui nous volâmes dans la réserve des paquets de galettes, de crêpes et des boîtes de pâtés Hénaff, histoire de nous retaper. Aujourd'hui, je peux vous le dire, je ne suis pas fier d'avoir volé ce bon Fanch. Mais, nous préférons, ma sœur et moi, nous faire serrer à chaparder et prendre une dérouillée plutôt que d'avoir à manger la soupe que mémé ne manquerait pas de faire à partir du ragoût. J'arrive à la fin de mon histoire et je me rends compte que je nous ai même pas parlé de l'odeur et de la saveur du fou de Bassan, celles du poisson pourri. Ceux qui ont déjà eu l'occasion de se promener sur les quais de Penmarch ou du Guilvinec les après-midi d'été me comprendront. Quant aux autres, je leur conseille de venir faire un tour dans mon pays ou d'acheter un kilo de poisson et de le laisser pourrir sur le radiateur, chaud si possible.

Etude de mœurs

L'OUTARDE

L'ornithologue se tenait face à eux. Les fous de Bassan attendaient sur la falaise le départ pour la grande migration. Octobre. L'île Bonaventure, réserve naturelle au large de la Gaspésie, était pour quelques jours encore accessible aux visiteurs. Les fous de Bassan étaient plusieurs milliers, sur ce bout de terre, face au golfe du Saint-Laurent peut-être déjà océan, à première vue les uns sur les autres, l'œil bleu, très bleu, glacé, au contour